

# Paestum

Autor(en): **Martin, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **6 (1883-1884)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-321194>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Beilage Nr. 3.

---

**Paestum.**

Conférence donnée par M. le Pasteur *F. Martin* dans la séance du 19 juillet 1883.

---

Battipaglia est une localité qui doit tout le renom dont elle jouit à ce que, située sur la grande route et la voie ferrée qui mènent de Salerne à Potenza, elle est le point de départ d'une route d'embranchement qui conduit à Paestum, à travers la plaine basse et marécageuse que le Sele coupe en deux parties presque égales, avant de se jeter dans la mer. On vient de Naples à Battipaglia en trois heures, trois heures sur lesquelles il en est deux qui, à condition de regarder à droite, comptent parmi les plus attrayantes qu'on puisse passer dans un wagon, la première parce qu'on suit le rivage du golfe de Naples, la deuxième parce qu'on ne quitte ce golfe que pour celui de Salerne, la troisième heure seule ne procure d'autre agrément que la pensée qu'elle est la dernière.

La station de Battipaglia placée un peu hors du bourg est fort animée. Les diligences rurales en correspondance avec les trains s'y rencontrent avec une foule de voitures fermées et de corricolos à la disposition des touristes que Paestum attire. Le dimanche, le nombre des amateurs est moins grand que les autres jours, et il est alors plus aisé de faire rabattre de leurs prétentions aux conducteurs de véhicules de toutes sortes. Pour cette raison, et aussi pour n'être pas autant exposé à visiter un lieu grave par les impressions qu'il produit et les souvenirs qu'il éveille, au milieu d'une affluence de gens généralement moins accessibles à ces impressions et moins pénétrés de ces souvenirs, j'ai choisi un dimanche pour accomplir mon pèlerinage à la vieille cité grecque.

Me voici donc le dimanche 1<sup>er</sup> avril 1883, vers neuf heures du matin, à la station de Battipaglia, au milieu de moyens de transport extrêmement variés, n'ayant de commun que l'épaisse couche de poussière qui les recouvre et que, suivant l'usage du pays, on ne brosse jamais. J'essaie d'arrêter mon choix sans trop prêter l'oreille au concert des sollicitations, d'autant plus vives que le train n'a descendu à destination de Paestum, avec moi, qu'une société française et une autre que je soupçonne de nationalité anglaise, car les personnes qui la composent, ont un peu l'air de caricatures et

se montrent assez sans gêne. Le conducteur du corricolo auquel je m'adresse en lui exposant ce que je désire de lui, réclame carrément vingt francs; décidé à ne donner que la moitié de ce prix, je juge à propos pour m'assurer une meilleure position dans le marché, de ne pas livrer mon offre immédiatement, et je me retire avec un geste qui doit même donner à penser que de telles exigences me font croire toute entente impossible. Bien m'en a pris; pendant que mon homme me suit et s'épuise à me demander de soumettre sa proposition à un rabais quelconque, un de ses camarades intervient avec une nouvelle offre qui obtient sur le champ mon acquiescement, car elle est inférieure à la somme dont j'allais enfin articuler le chiffre. Tout est désormais convenu. Je vais être conduit à Paestum, j'y resterai environ trois heures, et j'en reviendrai de manière à reprendre vers le soir le train de Naples; le tout pour huit francs.

Une excursion à Paestum est à coup sûr intéressante, et l'on n'est point déçu dans ce qu'on en attend au point de vue de l'esthétique ou même du pittoresque; mais une course en corricolo, assez agréable dans la banlieue de Naples, l'est moins dans le reste du pays sur des routes qui, n'étant pas aussi fréquentées, ne sont pas aussi bien entretenues. Il faut d'ailleurs avoir quelque habitude de cette sorte d'équipage. Un corricolo est en dernière analyse un petit banc à deux places posé sur l'essieu qui joint deux roues immenses. Comme le petit cheval qui y est attelé, va toujours comme s'il s'agissait de gagner le prix dans une course, vous risquez au moindre cahot, si vous êtes novice, d'être lancé comme un volant, par cette espèce de raquette, sans aucune chance d'être rattrapé ensuite. Quelquefois (et c'est heureusement le cas en cette circonstance) derrière le petit banc s'en trouve un second qui permet à qui s'y place, de s'accrocher des mains à la mince barre de fer servant de dossier au siège principal. C'est afin de trouver dans mes poignets cette garantie de sécurité que, contrairement à l'usage, je m'installe sur ce dernier banc. Nous partons. Mon conducteur doit être satisfait, car il chante à tue-tête, et le cheval paraît s'animer à ce chant, entremêlé du reste de bruyants coups de fouet qui ne portent pas tous dans le vide. Je ne suis pas mécontent non plus, car enfin je suis sur la route de Paestum, mais je serais bien plus à mon aise si j'étais déjà au bout. Sécoué vigoureusement sur mon petit siège de bois et meurtri en cinq minutes, comme si je recevais la bastonnade avec une planche, je ne puis me débarrasser d'une certaine mélancolie à la pensée que le trajet de Battipaglia à Paestum est au moins de deux heures et demie. C'est à tort; on se fait à tout, et je me fis même assez facilement à la situation, dès

que mon cocher se fut dépouillé pour m'en faire un coussin, d'une sorte de surtout, dont je ne dirais que du bien, s'il n'avait servi de repaire à une légion de puces dont quelques-unes ne manquèrent pas de profiter de l'occasion pour déménager.

La route presque en ligne droite de Battipaglia à Paestum traverse des landes humides, où des ajoncs en fleurs à cette époque de l'année, transportent subitement ma pensée vers le rivage où je suis né et que baigne l'Océan armoricain. Cependant sauf à certains espaces les arbres ne sont pas rares dans cette plaine, et les maisons y sont assez nombreuses pour qu'on en ait toujours quelque-une en vue. Il est évident qu'on se met à cultiver sérieusement ce territoire : des troupeaux y stationnent ; ici des bœufs gris aux longues cornes, là des moutons, ailleurs des porcs noirâtres sans poils ; plus près de la mer, aux alentours des flaques d'eau saumâtre, des buffles, animaux qui ne sont pas toujours inoffensifs comme l'indique assez leur physionomie mi-stupide, mi-féroce. Ce sont les Portugais qui ont introduit en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle ce ruminant, originaire des Indes. Nous rencontrons quelques passants ; un prêtre dont la soutane est affreusement grasseuse nous croise sur un âne pelé. De temps en temps le chemin franchit les remblais d'une ligne de chemin de fer en construction, à laquelle, quoique ce soit dimanche, on travaille sur plusieurs points. Il ne faut rien moins que la rencontre d'une paire de gendarmes à cheval pour me rappeler que les Guides de voyage présentent une contrée dont l'aspect monotone semble garantir la sécurité, comme n'étant pas toujours exempte de péril pour un touriste et comme nécessitant en conséquence une vigilance spéciale de l'administration. Il y a une quinzaine d'années, le danger était incontestable : parmi les brigands qui infestaient alors l'Italie méridionale et qui pendant quelque temps aux bénéfices ordinaires du métier joignirent les subsides de comités politiques abusés, un certain Manzi s'est fait dans ces lieux une renommée particulière par des exploits qui font frémir. Plus d'une fois les amateurs de l'art antique que Paestum avait attirés, se sont vus entourer aux abords du pont jeté sur le Sele, par une bande armée à laquelle ils devaient s'estimer heureux de ne laisser que leurs bourses, leurs montres, leurs bijoux et même leurs habits. Plusieurs ont été retenus captifs jusqu'au moment où le paiement d'une rançon déterminée les affranchit d'une captivité qui ne risquait guères cependant d'être trop prolongée, car à défaut de la somme fixée, une balle de carabine ou un coup de poignard y eût mis un terme. Au pied de la montagne, sur la rive gauche du Sele est un bois de chênes qui était fort redouté en ces jours

qui ne sont pas encore très reculés. Aujourd'hui on ne risquerait sans doute rien à en explorer les taillis; pourtant mon conducteur n'est pas de cet avis. Il paraît que le bois de Persano sert encore occasionnellement de refuge à des individualités assez compromises déjà envers la société pour ne pas éprouver de vifs scrupules à se compromettre davantage. — „Cependant, ajoute-t-il avec une naïveté pleine de couleur locale, on pourrait peut-être aujourd'hui ne pas y être trop exposé à une mauvaise rencontre, car ceux qui s'y sont établis, s'ils n'ont pas fait leurs Pâques dimanche dernier, sont allés aujourd'hui s'acquitter de leurs devoirs de chrétien, vous comprenez?“ — Je comprends à peu près, mais je n'ai nulle envie d'aller vérifier soit la sécurité du bois, soit les effets moraux d'une communion vieille de huit jours chez les naturels qui le hantent. Ce n'est même pas sans une légère émotion qu'à l'*osteria*, située près du pont du Sele, je vois un grand gaillard à qui je prête d'entrée, un peu gratuitement sans doute, les dehors d'un bandit de mélodrame, s'approcher de la voiture et demander fort poliment l'autorisation de s'y asseoir. Je souscris à cette requête, quoique sans un bien vif empressement. Au bout de quelques instants mes appréhensions se sont évanouies: je comprends à la conversation qui s'engage entre mes deux compagnons que le dernier est un petit propriétaire du pays. Quand le soir du même jour, il est vrai, je racontai dans une pittoresque *osteria* de Battipaglia, à quelques personnes à la société desquelles je fus un moment mêlé, et mon émotion et la manière dont elle s'était promptement dissipée, je soulevai un bruyant éclat de rire. Qui le croirait? ce n'était pas de mes soupçons qu'on riait ainsi, c'était du motif auquel je les avais sacrifiés. J'appris alors que dans le midi de l'Italie, les brigands ne sont pas toujours de pauvres diables aux abois, mais assez souvent des fermiers ou même des propriétaires ruraux qui détroussent volontiers un étranger, entre le labourage d'un champ et la taille d'un verger. Ce métier accessoire a cela d'attrayant que les profits y sont plus assurés que les risques et qu'il n'est soumis à aucune patente. Quoi qu'il en soit, si je ne puis répondre que je n'ai pas rencontré de brigands dans mon excursion à Paestum, je puis du moins certifier que, si j'en ai rencontré, je n'ai pu constater en quoi ils diffèrent des honnêtes gens de leur pays.

Depuis une heure nous avons traversé le Sele, le Silarus des anciens, et nous sommes sur le territoire de la Lucanie que ce cours d'eau assez large séparait de la Campanie. Paestum n'est plus loin. Hâtons-nous donc de faire connaître en quelques mots la ville dont nous allons visiter l'emplacement et les vestiges.

Paestum fut une colonie grecque fondée vers l'an 600 avant J.-C. par des Grecs établis déjà en Italie, des habitants de Sybaris. C'était comme la plupart des colonies grecques, une cité maritime dont le nom de Poséïdonia disait assez qu'elle était sous la sauvegarde de Poséïdon, le dieu des mers. L'histoire en parle peu. Au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. elle est au pouvoir des Lucaniens qui l'oppriment. Un siècle plus tard après la défaite de Pyrrhus, elle passe avec le reste du pays, sous la domination des Romains, qui paraît à la cité grecque plus supportable, car elle leur reste fidèle quand Annibal victorieux parcourt la contrée. Les poètes latins, Virgile entre autres, en ont célébré les jardins où les rosiers fleurissaient deux fois par an. Déjà cependant Poséïdonia porte le nom de Paestum, et sous ce nom s'enfonce avec lenteur, mais sans retour, dans les ombres de la décadence. C'était encore une ville au IX<sup>e</sup> siècle après J.-C. lorsque les dévastations incessantes des Sarrasins forcèrent les habitants à s'enfuir dans les montagnes moins exposées aux ravages des pirates. Deux siècles ensuite les princes normands établis à Salerne, enlèvent pour en parer leur résidence, tout ce qu'ils peuvent ravir de colonnes et de sculptures à la ville désertée. En même temps la campagne devenue de plus en plus malsaine, se transforme en plaine marécageuse, sur laquelle dès que la révélation des ruines qu'elle renferme, attire l'attention, un nouveau fléau, le brigandage s'abat. Aujourd'hui la fièvre fuit devant les progrès de l'agriculture qui reconquiert ce rivage, et les brigands sont si bien entravés dans leurs opérations, que, sauf quelques cas heureusement exceptionnels, on peut considérer la profession comme démodée aux environs.

Ce qui fait de Paestum un endroit remarquable, unique même en son genre, c'est que ce lieu offre de remarquables débris d'une ville grecque, et en outre parmi ces débris le monument le mieux conservé de l'art religieux des Hellènes : ajoutons que ce monument figure au rang des chefs-d'œuvre de l'architecture, afin de mieux apprécier la fortune qui nous l'a transmis presque intact à l'extérieur. Il y a sans doute déjà un charme qui n'est pas à dédaigner dans le voyage au sein d'une région retirée, près de la mer qu'on aperçoit à peu de distance ; il y en a davantage aux pensées mélancoliques qu'inspirent les ruines d'une cité autrefois prospère placées dans une solitude où l'air embaumé jadis du parfum des roses de jardins renommés est imprégné d'exhalaisons pestilentiennes ; mais rien ne peut se comparer à l'impression que produit le temple de Poséïdon-Neptune. Tout s'efface ici, et même au loin, devant cette splendide épave du passé. J'en ai fait l'expérience. Venu à

Paestum avec l'intention de tout y visiter, j'ai donné à un seul édifice tout le temps dont je pouvais disposer, et dussé-je y retourner dix fois, dix fois encore je n'agirais sans doute pas autrement. Nul paradoxe en cela : supprimez le grand temple, et vous verrez à quel chiffre infime se réduiront les excursions à Paestum.

La vieille cité se révèle à l'horizon par son mur d'enceinte qui construit en blocs de travertin et encore debout, quoique entamé en maint endroit à la partie supérieure, forme un hexagone irrégulier d'un peu plus d'une lieue de circuit. L'espace rempli par la ville est coupé du nord au sud par le grand chemin, et de l'est à l'ouest par un sentier : on reconnaît sur ce dernier des restes de pavage. Les deux voies correspondent évidemment aux principales rues de l'ancienne ville, car elles en joignent deux à deux les quatre portes. De ces portes, celle de l'est est assez bien conservée : on la nomme Porte de la Sirène, à cause de bas-reliefs représentant des dauphins et des sirènes. Tournée vers Battipaglia, la porte du nord connue sous la dénomination traditionnelle de Porte Dorée est celle par laquelle communément on entre à Paestum et on en sort.

En franchissant le mur d'enceinte, je n'échappe pas à un léger désappointement qui tempère la satisfaction que je ressens. Sans ignorer (ce que l'étude d'un plan donne déjà à connaître) que diverses constructions modernes partagent avec les édifices en ruines la surface de l'ancienne ville, j'avais cru, en me fondant sur l'impression produite par les œuvres des artistes, le site plus solitaire. Il me semble au contraire que j'entre dans un village dont les maisons seraient seulement assez espacées. Cette malencontreuse perception ne s'est pas maintenue. Il y a bien dans Paestum plusieurs demeures privées, une *osteria* de la dernière catégorie, où je me suis bien gardé de pénétrer, un poste de carabiniers qu'il faut éviter de trouver de trop, et même une villa, la villa Belleli, dans le jardin de laquelle se dressent de majestueux palmiers ; cependant aux abords des vieux sanctuaires, le terrain n'est revêtu que de ronces et de fougères, et c'est bien dans un isolement favorable que ces vénérables édifices apparaissent. Les œuvres artistiques ne mentent donc pas, et l'impression qu'elles promettent, la réalité la tient.

Ma voiture reste à l'*osteria*. Je la rejoindrai dans deux heures et demie, temps que je juge amplement suffisant pour explorer, regarder, méditer et même prendre des notes : je ne tardais pas à reconnaître que je m'étais assigné des limites trop étroites. En attendant, je me lance à travers champs du côté de l'ouest. Il y a là vers le centre de la ville des ruines d'édifices de l'époque romaine, un amphithéâtre dont le dessin est encore facile à distinguer

et que la route divise diamétralement, les restes d'un temple qu'on veut avoir été dédié à la Paix, au bord du chemin qui conduit à la mer, etc. Sur les ruines de ce temple, des tronçons de colonnes et des blocs entassés sur le soubassement, je me souviens que je suis à peu près à jeun et qu'il est près de midi. J'ai pris mes précautions; en passant à Salerne, je me suis muni à l'humble buffet de la gare, avec un petit pain, de deux œufs durs, dont l'un il est vrai, ne l'avait pas été assez pour triompher des secousses du corricolo. Je prends ce modeste repas en cheminant à travers une portion de territoire en partie restituée à la culture; je n'en ai pas fait beaucoup dont j'aie tiré plus de satisfaction, car tout en mangeant, j'observe. Déjà le temple de Poséïdon se montre latéralement de l'autre côté du sentier. Ce sentier franchi, je suis sur l'emplacement de l'ancien Forum. O dérision de la destinée! en ce lieu qui retentissait des discussions relatives aux affaires de l'état, quelques dindons gloussent parmi les broussailles et les pierres. Un petit garçon m'y présente quelques monnaies de bronze trouvées dans le sol: une de ces pièces dont la patine verte dénonce l'antiquité, est une monnaie grecque assez bien conservée. Je l'accepte et remets au petit garçon deux lourdes pièces italiennes de dix centimes qu'il reçoit avec une satisfaction aussi grande que celle qu'il me procure. S'il est content d'avoir échangé une petite pièce que n'eut prise aucun marchand de macaronis, contre deux grosses de bon aloi, je le suis aussi d'avoir livré en double la tête de Victor-Emmanuel pour le profil de Pallas-Athénè: ma monnaie de Paestum est en effet d'origine athénienne; qui donc me dévoilera les péripéties de sa destinée depuis l'Attique jusqu'à la Grande Grèce?

Je fais d'abord le tour du temple de Poséïdon. En passant devant le côté méridional qui regarde le temple voisin dit de la Justice, ou plus simplement la Basilique, je vois dans ce dernier la société anglaise rencontrée le matin à Battipaglia, prenant silencieusement une collation, et, bonté divine! au moment où je m'apprête à gravir les degrés du temple même de Poséïdon, j'aperçois l'autre société, la française, qui est aussi attablée autour d'un bloc et malheureusement loin d'imiter la discrétion des voisins, babille vigoureusement. Je ne suis pas assez proche pour savoir ce qu'on mange, mais je le suis trop pour ignorer ce qu'on dit. Arrêté sur le degré inférieur de la triple assise faite pour des pas de géant, j'attendrai pour pénétrer dans le sanctuaire que la profanation soit achevée. Comme s'ils avaient deviné mes intentions, mes compatriotes ne tardent pas à se retirer et ils ont même l'attention dont je leur sais gré, d'emporter avec eux les os de poulet et les peaux d'orange



dont ils avaient semé leurs abords. Je suis enfin seul entre les seize colonnes de la partie intérieure encadrées elles-mêmes dans les trente-six du péristyle, et je parcours à plusieurs reprises les dalles qui retentissent sous mes pas ; dans l'intervalle de quelques-uns de ces blocs, je cueille quelques brins de l'*Alyssum maritimum*, la fleur printannière des ruines de la plage méditerranéenne, que j'ai rencontrée pour la première fois il y a bien des années sur les gradins des arènes d'Arles. A cette satisfaction j'en joins une autre, celle de réciter dans le plus auguste des sanctuaires de Poséïdon, des vers qu'un certain Athénien nommé Aristophane qui ne fait pas mauvaise figure parmi les plus illustres écrivains de sa cité et même de tous les temps, adressait jadis au fils de Kronos.

— „Poséïdon, dieu des coursiers qui te plais à leurs hennissements et au galop retentissant de leurs pieds d'airain ; dieu des galères rapides qui, chargées de soldats mercenaires, fendent les mers de leur proue d'azur ; dieu des luttes équestres où de jeunes rivaux passionnés de gloire se ruinent pour lancer leur char dans l'arène.... Poséïdon au trident d'or, toi qui règnes sur les dauphins....“ — (Les chevaliers). —

Puis je me donne le spectacle réservé pour la fin de l'exploration de la façade orientale, celle qui a été si souvent reproduite qu'elle est devenue presque populaire. L'art grec ne compte rien de supérieur à cette façade de style dorique avec ses six colonnes cannelées, diminuant de diamètre de la base au sommet, quoique avec un léger ronflement à la partie inférieure, si rapprochées les unes des autres, avec son puissant entablement, avec sa corniche saillante. Il est impossible de représenter l'impression de majesté dont vous frappe tout le monument, et il se mêle à cette impression je ne sais quoi qui confond comme une révélation du divin, quand on remarque que les dimensions de cet édifice qui vous émeut ainsi, sont relativement modestes, cinquante-huit mètres en longueur sur vingt-six en largeur : les colonnes de péristyle ont à peu près neuf mètres d'élévation avec un peu plus de deux mètres de diamètre. Le Parthénon, délabré sur son altièrre éminence, ne saurait sans la magie des souvenirs, produire une impression comparable à celle que l'art seul réclame ici. Forcé de céder la souveraineté de l'Acropole à sa rivale Athénè, Poséïdon a pris sa revanche sur ce rivage de l'Italie : son temple dont l'austère beauté pouvait soutenir la comparaison avec la beauté radieuse du Parthénon, nous est parvenu dans un état bien supérieur de conservation : c'est le plus beau des bijoux de l'architecture hellénique que nous puissions apprécier autrement que par des fragments.

Pour se faire une idée juste des temples grecs, il faut avoir recours à des principes autres que ceux qui ont présidé au plan des églises chrétiennes. L'édifice sacré en Grèce, comme partout ailleurs où l'on a imité l'art grec, n'est point un lieu destiné à l'instruction et à la prière, c'est surtout un abri pour l'image de la divinité : l'absence de toiture faisait souvent du sanctuaire, le *naos*, une simple cour. Cette cour précédait alors l'opisthodomé, partie toujours close de murs où était déposé le trésor du temple, et quelquefois, quand le temple était le principal de la cité, le trésor public, les archives de l'état, des objets ayant une valeur historique, etc. L'édifice entier n'en est pas moins issu d'une double inspiration, l'une religieuse, et c'est la principale, l'autre incontestable, quoique accessoire, patriotique. Il n'y a là rien que de logique. Dans la cité grecque, en dehors du culte privé que chacun rend à son foyer, dévôt et bon citoyen, c'est presque tout un. Qui voudra donc rêver le retour de la vie antique au temple de Poséïdon, devra se garder de faire pénétrer la multitude dans le sanctuaire ; il sera même prudent en hésitant à la faire circuler entre les colonnes du portique, mais il est libre sans doute de l'installer sur les trois degrés du stylobate, comme sur les gradins d'un théâtre pour y voir se dérouler les processions sacrées. Quoiqu'il en soit, autour du temple, l'espace extérieur à ciel ouvert, est la véritable église, selon nos idées modernes : on le nomme le *temenos* : l'autel des sacrifices s'y dresse devant la façade principale. Quelques pierres de la base de celui du temple de Poséïdon en indiquent encore l'emplacement. Ce détail suffirait pour nous révéler le caractère réel du temple grec, c'est un tabernacle.

On nous a appris aussi que les temples grecs, en particulier ceux de style dorique, qui nous paraissent pauvres sous le rapport de la décoration extérieure, ne l'étaient pas primitivement. Ils étaient au contraire couverts des plus brillantes couleurs. Ce mode d'ornementation qui nous choquerait sous nos cieux gris, était presque de rigueur dans des régions éclairées par un soleil resplendissant. Là les tons variés de la polychromie enlevaient, comme disent les artistes, les édifices sur le fond, et laissaient saisir la différence des plans. Appliquée avec largeur aux temples les plus anciens, cette décoration doit avoir été plus tard réduite à des proportions plus restreintes. Notre imagination pourrait donc reproduire la couche de stuc qui remplissait les crevasses de la pierre où s'abritaient de petits mollusques, et qui lui donnait la surface lisse d'un marbre poli, et rétablir les feuilles en couleur ornant les corbeilles des chapiteaux. Sur quelques-uns même de ces derniers, on distingue en-

core des palmes peintes qui font saillie sur le reste de la pierre rongé par les vents et les pluies. Quand le temple de Poséïdon s'élevait ainsi au milieu d'une cité populeuse, active, sous un ciel ordinairement d'azur, certainement il produisait par le fait d'une ornementation disparue un effet que nous ne pouvons idéalement qu'entrevoir, mais aujourd'hui, surtout à cette heure où je l'examine, se dessinant dans sa belle teinte rougeâtre sur un firmament légèrement sombre et sur une terre inculte où les premiers souffles du printemps ont déjà fait fleurir les touffes d'asphodèle, l'absence des détails d'ornementation, aussi bien de ceux qui étaient dus au pinceau des peintres que de ceux que le ciseau du sculpteur avait posés discrètement sur quelques points, par exemple au sommet et aux extrémités du fronton, ne fait que mieux ressortir dans le cadre qui lui convient, la beauté simple, auguste, divine de l'ensemble.

Que de fois en me retirant, je m'arrête et me retourne pour contempler encore cette insigne manifestation du beau sur la terre, mise au service du sens le plus élevé de l'âme, qu'il m'a été permis de voir, mais que je ne dois plus revoir que dans ma mémoire, heureusement trop bien frappée pour devenir infidèle. Je ne veux pas que rien puisse restreindre en la partageant, mon admiration. Je me contente de regarder du dehors le temple de la Justice.

Quoique moins grand que le temple de Poséïdon, son péristyle comprend un plus grand nombre de colonnes, et quoique d'une date plus récente, il est néanmoins aussi très ancien. Chose curieuse ! une rangée de colonnes le partage dans le sens de la longueur. La couleur grise de ce temple est encore celle du troisième, le temple de Déméter placé près de la porte septentrionale et qui porte pareillement le noble cachet de l'art hellénique.

Je suis entré dans l'enceinte qui renferme le grand temple, en franchissant le chétif mur de clôture de cette enceinte ; j'en sors par la grille auprès de laquelle est la maison d'un surveillant, et je m'achemine vers la porte méridionale, afin de terminer ma trop courte exploration par la vue d'ensemble dans laquelle les trois temples sont compris, et qui s'obtient du haut des murailles de la ville dans le voisinage de cette porte. De petits mendiants se mettent à mes trousses sur le grand chemin ; mais ils se lassent bientôt devant mon indifférence, de me parler de leur hypothétique mère malade, ou de me proposer de me conduire „vers de belles tombes“. En effet la vue dont on jouit sur les vieux remparts à l'endroit où je m'établis sur un bloc de travertin est superbe. Au site de Paestum enclos de son polygone de murailles, le regard associe vers le midi, avant de se heurter aux montagnes d'un promontoire, une

plaine arrosée par un cours d'eau, le Salso qui à peu de distance se perd dans la mer; de noirs buffles paissent sur les bords; quelques-uns qui sont entrés dans le lit même de ce petit fleuve où ils se tiennent immobiles, font songer à ces monstres dont la fantaisie mythologique des Grecs avait peuplé les eaux. A l'occident, c'est la mer, domaine immense de la puissante divinité dont les citoyens de Poséïdonia voulurent se ménager l'appui, en lui érigeant un sanctuaire qui a du moins jusqu'à nos jours protégé leur nom contre cet oubli où disparaissent fatalement tôt ou tard les peuples, leurs institutions et leurs œuvres.

Il faut partir. Voilà près de trois heures que j'erre dans Paestum ou plutôt que je piétine aux alentours du grand temple. Je me soucie peu de l'impatience où peut être mon conducteur, mais je ne voudrais pas manquer le train à Battipaglia, car je ne pourrais plus rentrer à Naples dans la soirée. J'ai repris ma place sur le banc de derrière du corricolo. Mon second compagnon veut, paraît-il, profiter de mon équipage au retour comme à l'aller; je m'étonne seulement qu'il soit venu à Paestum pour s'y faire raser: je l'avais laissé avec une barbe assez longue et je le retrouve simplement avec des moustaches pendantes. Tout s'explique. Il y a eu changement de personne: le propriétaire rural a fait place à un marchand d'Eboli. Que m'importe? Je tire cependant quelque profit de cette substitution. Le nouveau camarade a appris quelque peu de français au service militaire et il me donne quelques explications qui ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt. Il n'est pas d'ailleurs sans instruction et il sait dans leurs traits essentiels les annales de Paestum. Nous suivons bientôt de fort près une diligence qui vient d'une ville voisine, Capaccio probablement. Bourrée de voyageurs, elle en est même couverte: sur la caisse, à l'arrière, deux hommes sont assis, auxquels nous faisons par conséquent vis-à-vis. En ce moment je me faisais raconter quelques-uns des exploits de Manzi: il se trouve que l'un des personnages perchés sur la diligence, paysan à face débonnaire, est un neveu du féroce brigand. Cette circonstance imprime un autre tour à la conversation qu'il est impossible de pratiquer à voix basse, mais qui m'aurait dit que sur le théâtre des hauts faits de Manzi, je me rencontrerais d'aussi près avec quelqu'un de sa famille? Une nouvelle voiture nous rejoint et trotte à notre suite: c'est un char-à-bancs chargés de gens du pays qui connaissent et mes compagnons et les voyageurs de la diligence. Entre ceux qui nous précèdent et ceux qui nous suivent, s'engage par dessus nos têtes une causerie où les paroles sont des cris et qui prend peu à peu le caractère d'une scène théâtrale du genre

le plus comique. Le personnage placé sur la voiture publique auprès du neveu de Manzi vient de blesser par quelque mot piquant l'un des hommes que traîne le char-à-banes. Ce dernier qui n'a pas de son compatriote Pulcinella que la physionomie maligne, répond à l'attaque, en se servant de la même arme. Le coup qu'il porte doit avoir été plus aigü que celui qu'il a reçu : les rieurs sont de son côté. On lui riposte cette fois par une grimace. Alors la verve de l'offensé ne connaît plus de frein et les invectives tombent comme une grêle sur le provocateur qui avoue sa défaite en affectant une indifférence dédaigneuse. Penché sur son siège, les yeux à demi-fermés, mais étincelants, l'improvisateur en injures couvre impitoyablement son adversaire de récriminations, de railleries, de plaisanteries, d'allusions, et soulève à chaque instant les éclats de rire, les cris de joie, les trépignements de pieds de la société qui, emportée sur les trois véhicules dont les attelages ont pris le galop, semble ainsi prendre part à ce combat singulier. Je me fais traduire certaines parties de cette diatribe populaire qui obtiennent le plus de succès : l'esprit d'Aristophane y perce au milieu de grossièretés vulgaires qui eussent d'ailleurs trouvé grâce devant la plèbe athénienne. Cependant Battipaglia se montre au pied des montagnes, et c'est avec cette scène de mœurs populaires que finit véritablement mon excursion à Paestum. Cette lutte inattendue avait ramené ma pensée vers les divertissements où les agriculteurs achéens montés sur leurs chars, aux jours de moisson et de vendange, se livraient à ces dialogues mordants d'où est sortie la comédie antique : c'était encore la Grèce.

---